

*Eric Holder*  
**Hongroise**

roman

Flammarion

Extrait de la publication

# Hongroise

Le voisin du narrateur, dans un hameau isolé, s'appelait Claude. Il s'est arrêté de vivre en mai. Les deux hommes ont beaucoup parlé ensemble de la mort. Elle a fini par prendre l'un d'eux. Au survivant, l'écrivain, il appartient de dresser une stèle à son ami. La voici. C'est *Hongroise*.

Claude s'était installé à Bordeaux, au début des années 1960. Grand bourgeois, cassé par la guerre d'Algérie, il voulait devenir un bon mari, un bon père. Le hasard le conduisit chez les Ferenczi, des Hongrois en exil, mystérieux et fantasques.

Il y retrouvait Viktor, un courtier en tableaux, et ses deux filles, Véra et Ibolya. Le trio habitait l'ancienne pension Esterhazy, connue de toute la ville. Claude leur rendait des visites régulières, d'abord sans savoir pourquoi. Pour oublier la vie de province ? Pour voir et perdre Véra ?

La prose sensible d'Éric Holder ne tient ici qu'à un fil, ténu et tenace, celui d'une existence qu'il faut dévider ou renouer. Elle a déjà des vertus classiques, un mélange d'élan et de retenue.

*Éric Holder a publié des nouvelles au Dilettante et, chez Flammarion, plusieurs romans, L'Ange de Bénarès, L'Homme de chevet, Mademoiselle Chambon, Bienvenue parmi nous, La Correspondante.*

*Eric Holder*



© Franck Courtès.



9 782080 682871

FF 8287-02-VIII

Prix France : 15 €

**Flammarion**

Extrait de la publication



# Hongroise

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

- L'Ange de Bénarès*, 1993.  
*L'Homme de chevet*, 1995.  
*Mademoiselle Chambon*, 1996.  
*Bienvenue parmi nous*, 1998.  
*La Correspondante*, 2000.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

- Nouvelles du Nord*, Le Dilettante, 1984.  
*Manfred ou l'hésitation*, Le Seuil, 1985.  
*La Chinoise*, Le Dilettante, 1987.  
*Duo forte*, Grasset, 1989.  
*Les Petits Bleus*, Le Dilettante, 1990.  
*La Belle Jardinière*, Le Dilettante, 1994.  
*Bruits de cœurs*, Les Silènes, 1994.  
*La Tolérance*, dessins de Jean-Marie Queneau, Claude Stassart-Springer, éditions de la Goulotte 1995.  
*En compagnie des femmes*, Le Dilettante, 1996.  
*Deux poèmes*, dessins de Jean-Marie Queneau, Claude Stassart-Springer, éditions de la Goulotte, 1996.  
*Jours en douce*, Flohic éditions, 1997.  
*On dirait une actrice*, Librio, 1997.  
*Nouvelles du Nord et d'ailleurs*, Le Dilettante, 1998.  
*Les Cabanes*, dessins de Claude Stassart-Springer, éditions de la Goulotte, 2000.  
*Masculins singuliers*, Le Dilettante, 2001.



Éric Holder

# Hongroise

*roman*

Flammarion

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

© Flammarion, 2002.

ISBN : 9782081302020

Claude s'était arrêté de vivre en mai. *S'était arrêté de vivre*, je ne vois pas d'autre moyen d'écrire cela, tant sa disparition – la nouvelle de sa disparition – avait paru à première vue inopinée, lorsqu'elle était en réalité marquée au sceau des événements prévisibles. Nous avons eu de nombreuses discussions, lui et moi, à ce sujet : la mort. Il avait fallu, on s'en doute, beaucoup de complicité pour en arriver là, et nous tombions généralement d'accord sur le fait que, somme toute, la brutalité était rare en la matière. Au fond, disait-il (son expérience de médecin entérinant mes propres présomptions), c'est le plus souvent à l'insu des autres et de nous-mêmes que nous appelons de nos vœux la Faucheuse. C'est simple : il suffit de ne plus être passionné. Mais à quel moment nous en rendons-nous compte ? Vous les artistes, ajoutait-il dans un gracieux mouvement de la main qui faisait remonter à la surface, des années plus tard, la fréquentation de la famille Ferenczi, vous avez plus de

chance, qui savez mieux que nous l'instant de vos funérailles, à ce terme de « Fin » qui prend soudain sens au bas de votre ultime manuscrit, au tableau que vous n'avez plus le courage d'achever, à cette voix qui, à moins que vous ne décidiez sur le tard d'enseigner (autre passion !), ne triomphe plus des partitions. Vous choisissez votre lit. Pour nous, n'est-ce pas, mourir sera tellement déplacé...

La nature semblait s'être passé le mot, avec une incongruité radieuse, pour lui donner raison. Jamais un trépas n'avait paru plus décalé, moins inscrit dans le cours des choses que le sien, sous un soleil qui n'en finissait pas de briller, cette année-là, si tôt dans la saison qu'on prévoyait déjà des sécheresses.

J'aime mieux prévenir : je tairai ici mes sentiments. J'avais été informé de son décès, de la messe qui aurait lieu à l'église de Saint-Loup, de l'enterrement au cimetière de Torey, par un avis glissé dans ma boîte aux lettres, à l'instar des autres habitants du hameau, comme sans doute des quelques villages à la ronde. J'habite un des trous du cul du monde. Le premier bourg – La Guerche – est situé à dix kilomètres. Il faut en compter trente pour trouver un cinéma, des magasins achalandés, un hôpital, des lieux qui ne sont pas fermés à huit heures du soir. Nous ne disposons encore ici, à bien des égards, que de façons de faire ancestrales, et qui renforcent – à seulement une heure de Paris – l'ahurissement des citadins venus pousser la

balade, et ne pouvant se départir, malgré des cartes routières ou pédestres, d'un doute à l'égard de leur localisation précise. Le temps s'est également arrêté. Le quand sommes-nous ? Et en quel siècle ? Ainsi des feuilles volantes, à peine plus grandes qu'une carte postale, marquées d'une sobre croix noire en haut à gauche, dans leur typographie désuète, qui nous parviennent deux ou trois fois l'an, informant qu'un(e) voisin(e) a passé dans sa quatre-vingtième année. Parfois, si nous ne connaissons pas le ou la défunte, il arrive qu'à l'appel des noms de ceux qui « ont la douleur de vous faire part », l'un d'eux nous dise quelque chose. On aura été présentés à la mairie, ouverte le lundi matin, à la buvette du 14 Juillet, que tiennent traditionnellement Jacques et Maurice, au défilé du 11 Novembre, en tête duquel notre petit corps de pompiers bénévoles ouvre la marche. Au-dessus de Claude – son patronyme ne sera pas dévoilé –, personne n'avait la douleur de. Ce n'était pas qu'il eût vécu en paria, mais qu'établi depuis quatre ans seulement, il n'était pas du *pays*, et n'y avait aucune famille. « Dans sa soixante-cinquième année » était inscrit en plus petit. On ne savait pas ce qui l'avait tué – un accident ? Une maladie foudroyante (je ne lui en connaissais aucune dite « de longue durée ») ? À bien y réfléchir, on ne marquait jamais là-dessus de quoi les gens mouraient.

Je l'ai déjà dit, je tairai mes sentiments, à l'exception d'un seul qui occupait un strapontin vers le fond de la salle : la curiosité. Son nom isolé au milieu de l'annonce tenait de sa maison esseulée en plein champ, tous deux à la fois offerts aux vents et comme dérochés au regard. Je n'avais jamais rencontré chez lui que Tony, de Montmarie, qui lui livrait respectueusement le bois coupé en cinquante centimètres, dix stères par hiver. Mais, *¿ quien sabe ?* J'étais bien devenu, moi, son ami et son confident ; or, à l'exception de la femme de ma vie, qui était au courant dans les parages ? De la même façon, qui connaissait-il d'autre et dont il m'aurait parlé ? Nous évoquions, lorsqu'il n'était pas question de son passé, toutes sortes de choses ensemble, mais avec cette pudeur commune à certains hommes, nous restions évasifs quant à nos proches, nos voisins.

Enfin, est-ce qu'*elles* avaient été prévenues ? Les dernières fois que je lui avais rendu visite, il m'avait appris qu'il avait effectué quelques recherches, leur avait écrit. Elles avaient répondu, chacune de leur côté. Des lettres courtes et froides. Des fins de non-recevoir. Il avait malgré tout tâché de les revoir. En vain. J'en étais réduit à supposer qu'il avait pris lui-même ses dispositions, à moins que cela entrât dans les attributions des pompes funèbres, auxquelles je ne connaissais rien. En tout cas, qui étais-je pour me mêler de ça ?

Ce fut à peu près ce que répondit la femme de

ma vie lorsque je lui proposai de m'accompagner aux obsèques. Elle n'avait aperçu Claude qu'une fois, et de loin, dans son jardin planté de trois arbres, un jour qu'elle avait emprunté la petite route où deux véhicules ne passaient pas de front, pour accompagner les enfants à un anniversaire. De surcroît, elle avait à faire, ce samedi-là, à Paris, un rendez-vous important. Est-ce que ça ne m'ennuyait pas, en revanche, qu'elle prenne la voiture ? J'irais en moto...

\*

J'ai parlé d'« incongruité ». Il me semble que j'y mettais la touche finale au moment de me rendre à l'église, le matin, vêtu d'un costume noir trop court et prêté, la cravate, noire également, coincée sous l'aisselle pour ne pas qu'elle s'envole. Je n'avais jamais réalisé à quel point la bécane était bruyante. À présent, ne serait-ce que la démarrer, et malgré l'intégral, m'assourdissait. J'avais imaginé la garer cent mètres avant la cérémonie, mais on se rendrait ensuite au cimetière de Torey, distant de plusieurs kilomètres, et le pot aux roses serait éventé. À tout prendre, plutôt que celui du faux derche, je préférerais encore le rôle de l'indélicat qui avait confondu avec un mariage.

Et tout, décidément tout, dans l'air, ce jour-là, pifait le mariage. Le long des routes, et bien que les accotements aient été récemment tondu, les grami-

nées montaient avec insolence jusqu'à masquer en partie les panneaux de signalisation. Un vent léger, qui ne parvenait pas à attiédir la touffeur née avec le soleil, donnait irrésistiblement à penser, en caressant par vagues successives l'orge et le blé, à la belle saison en Ukraine ou en Géorgie, près de Samtredia. On voyait, devant les fermes imposantes qui ponctuent le paysage ici – et qui possèdent encore, sur bien des points, des caractères de villas gallo-romaines, de templieries –, les buissons de viornes crème, les deutzias et les seringats blancs, les weigelas rose passé devenir fous, et, se prenant pour des plantes exotiques entourant des maisons de colons, lancer en l'air comme on jette sa gourme, dépassant des massifs ordinairement taillés, des branches qui ployaient sous le poids de leurs fleurs. J'avais passé la cinquième à petite allure, *glissando*, pour ne pas qu'on m'entendît vrombir de loin. Je rassemblais sur ma visièrre la collection d'un entomologiste barbare. Le délicieux était de pénétrer des portions de fraîcheur, la route bordée de part et d'autre par la forêt, puis de ressortir, malgré l'allure de la course, dans l'étau du cagnard, le regard moins ébloui par lui que par l'étendue soudaine, pétant au visage, des plaines de colza parvenu à maturité.

Je ne sais à quoi je m'étais attendu, une douzaine de personnes peut-être. Elles étaient presque cent à se masser devant le modeste parvis roman, dans l'attente de monsieur le curé et du corbillard. Des gerbes,

des couronnes empilées à touche-touche patientaient dans l'herbe tondue la veille, près de l'entrée. Depuis que j'habitais la région, j'étais passé plusieurs fois à proximité de l'église en de semblables occasions – sans que cela me concernât, j'ai peu l'habitude des enterrements. Je n'avais jamais vu une foule pareille. Je fis l'expérience de la dignité en me garant au milieu des voitures, dans le pré attenant transformé en parking de kermesse. Je sentais que, faute d'une autre attraction, l'on m'observait, mais j'eus, en ôtant mon casque, en l'accrochant à l'antivol, une révélation qui me fit oublier d'être pataud : Claude avait continué de consulter. Officieusement, bien sûr, pour rien, un poulet, des œufs, des cèpes, un cuissot de chevreuil. On avait appris qu'il exerçait, dans le temps. Ce genre d'informations se propage vite, dans une région où l'on connaît encore des rebouteux, où l'on montre à l'occasion ses emphysèmes au vétérinaire, et où l'on ne se rend chez le docteur qu'à la dernière extrémité. On avait dû frapper chez lui, timidement d'abord, puis avec de plus en plus d'assurance. Des femmes, surtout, à en juger par le nombre de celles qui composaient l'assistance.

Je pris ma place parmi les derniers arrivés, les enretrait. J'en grillai une tout en inclinant la tête dès que je reconnaissais quelqu'un. Il y avait là le maire de Montmarie, commune dont dépendait son ermitage, Tony, dont j'ai déjà dit qu'il lui livrait le bois. La factrice. Elle pleurait en silence, des lourds san-

glots qu'elle ravalait à grand-peine, ce n'était pas du chiqué, et je la plaignais du fond du cœur, parce que des enterrements, elle n'avait pas dû en rater beaucoup, elle qui non contente de faire son métier rendait avec une gentillesse hors du commun toutes sortes de services, plus intimement au courant de nos vies que les derniers bistrotiers du coin.

Enfin, voici qu'arrive, sur la grand-route (une départementale) qui mène à La Guerche, la petite Peugeot d'un modèle récent, quoique modeste, de monsieur le curé. Il s'embrouille dans les vitesses au moment d'aborder le chemin de l'église, le corbillard le suit en tâchant d'adapter son allure par à-coups, ce qui nuit un peu à sa prestance, puis c'est une de ces voitures multiplaces, taillées dans le même gris que la camionnette, et que les pompes funèbres mettent à disposition de la famille. *Elles* seront donc présentes.

J'aime bien monsieur le curé. Bien que nous ne partagions pas la même croyance, j'écoute avec attention ses messes quatre fois l'an. Sans vouloir me pousser du col, je lui suis un sujet d'étonnement, qu'il tâche d'éclaircir au début du mois de décembre, lorsqu'il se rend à domicile – haute taille, cheveux d'un blanc de chaux – pour recueillir le denier du culte. Si l'on ajoute à cela la tristesse que lui inspirent la plupart des catholiques qui ne se souviennent de son existence qu'aux baptêmes, aux mariages, on comprendra pourquoi, à ma

grande gêne, comme si je n'en avais pas fait assez avec la moto, il vint directement me serrer la main, ce jour-là, avant de passer à quelques autres. Je rougissais moins, cette fois, eu égard à mes voisins, que sous l'œil de l'ex-femme et de la fille de Claude, qui m'avaient distingué par ce geste dans la multitude de Briards. Nous étions si homogènes, jusque-là, tellement fondus, quels que fussent nos habits ou nos traits, dans l'espèce de patine qui empreint ce pays et nous rend, au bout de quelques années, fort peu remarquables... Ce n'était pas leur cas : elles déparaient. J'étais sans doute parmi les seuls à savoir qu'elles avaient fait le voyage de Bordeaux. Elles auraient pu venir de Nice, de Limoges, de Lille, de Nancy. Pas de Paris. Nous connaissons les Parisiens. Nous leur savons gré de posséder en toute circonstance une espèce d'aisance, de facilité dans les rapports, qui a le don d'abolir les différences de classe. Mais tandis que nous rentrions dans l'église, que nous nous placions devant les bancs, aidés en cela par les ordonnateurs des pompes funèbres, on pouvait voir que l'épouse d'autrefois, sa fille ne se *mêleraient* pas, ne se mêleraient jamais. Je me souvins de leurs prénoms, respectivement Marie-Françoise, Hélène. On aurait cherché en vain une ressemblance entre Claude et Hélène, qui était fondue dans le même moule que Marie-Françoise, belles femmes au demeurant, une grâce blonde, un peu flamande. Dans le cercueil

cloué, au bout de l'allée, à toucher l'autel, Claude. Putain ! Ce n'est rien, un homme, ça tient dans une boîte, et d'ailleurs, la pensée qui vous vient, toujours, c'est qu'il n'y a rien là-dedans, matériellement, c'est impossible. Si l'on a tant représenté la mort ricanante, c'est aussi parce qu'on ne nous la fait pas : on se doute de la supercherie.

Claude n'était plus croyant, et monsieur le curé connaissait ses paroissiens. Aussi demanda-t-il, plutôt que de prier, d'avoir une pensée fraternelle envers le défunt. Fait curieux, et qui me laissa à songer qu'ils s'étaient également rencontrés, au lieu de choisir un extrait des Évangiles, et de le faire suivre d'une homélie, il demanda à une dévote de venir lire un passage de la Genèse, un passage que Claude, oui, aurait *entendu*, et qu'il ne fit suivre que d'un chant. Levez-vous, s'il vous plaît. « Mais l'Éternel Dieu appela l'homme, et lui dit : Où es-tu ? Il répondit : J'ai entendu ta voix dans le jardin, et j'ai eu peur, parce que je suis nu, et je me suis caché. Et l'Éternel Dieu dit : Qui t'a appris que tu es nu ? »

Je repris la moto pour me rendre au cimetière. Nous n'étions plus que quelques-uns là-bas, dont la factrice. J'enroulai mon bras autour du sien. On avait prévu trop d'œilletons à jeter sur la bière, avant qu'elle fût recouverte. Marie-Françoise et Hélène en laissèrent tomber un dans le trou sans que rien ne parût de leur émotion. Puis ce furent les premières pelletées de terre.

Je revins deux heures après. La tombe était ache-

vée. De lourds nuages avaient envahi le ciel d'un coup, un orage se préparait au-dessus du Petit Morin. On n'entendait que le bruissement des blés alentour, qui se couchaient avec de l'avance sur la menace. Ainsi, c'était là ton dernier refuge, vieux frère ?

Et « vieux frère », je peux bien me permettre, à présent.



Qui le paye ?

J'ignore pourquoi je songe à Hélène, la fille de Claude. Je l'ai vue à l'enterrement, je la *vois* ici. Par mauvais temps. L'automne ? L'hiver ?

Je me demande si je lui parlerai de son père.

Après tout, je ne serai peut-être plus là.

*Impression réalisée sur CAMERON par*



**BUSSIÈRE CAMEDAN IMPRIMERIES**

**GROUPE CPI**

*à Saint-Amand-Montrond (Cher)  
pour le compte des Éditions Flammarion  
en juin 2002*

N° d'édition : FF828701. — N° d'impression : 022745/1.  
Dépôt légal : août 2002.

*Imprimé en France*